

TYPHANIE MOINY

**ELLE A TES YEUX,
MON AMOUR**



***FINALISTE DU PRIX DES
AUTEURS INCONNUS 2022***

Typhanie Moiny

Elle a tes yeux,
mon amour

© Typhanie Moïny, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1048-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous les personnages de ce livre sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait pure coïncidence.

Dépôt légal : juillet 2021

typhaniemoinyauteure@gmail.com - 2021

*À Emmanuel,
pour son soutien au quotidien
et à ma maman, la plus aimée des tête-de-mules,*

« L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage ; nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. »

Victor Hugo

Le 23 janvier 2019

Quatre jours sans te voir. Sans te serrer contre moi, sans t'entendre respirer. Et je te retrouve souriant entre ces planches. Aussi livide que mes joues lorsqu'ils m'ont appris la nouvelle.

Ce sourire n'est pas le tien. Il n'est rien. Rien d'autre que l'expertise de deux employés des pompes funèbres qui ont su forcer tes traits. Je les remercie pour l'effort. J'ai eu quatre nuits pour t'imaginer dans cette boîte, dans ton dernier chez-toi. J'espérais t'y retrouver paisible. Les rares fois où le sommeil m'a enlacée, mes rêves t'ont dépeint habillé de blanc, m'adressant un dernier clin d'œil avant de refermer toi-même le couvercle de ta demeure. Comme si tout cela n'était qu'une mauvaise blague. Tu me répétais souvent que mon imagination était un don, que je devais l'accepter. Ces dernières nuits, le don a laissé la place à ces songes sans queue ni tête qui m'ont privée de repos.

Tu es mort et tu ne devrais pas l'être. Ta place est à mes côtés. Tu me l'avais promis. Tout comme tu m'avais promis de prendre soin de toi. Je t'en veux. Je t'en veux tellement.

Tes proches ont eu la décence de me laisser seule avec toi, quelques instants, pour permettre à mes larmes de couler et extérioriser ce chagrin. Seuls les reproches et la colère trouvent la sortie. Les insultes se promènent sur le bout de ma langue. Je les retiens. Ce n'est plus le moment de te faire une scène.

Mes yeux quittent ton visage et parcourent ton corps. Ta position trahit l'in vraisemblance de la situation. Ceux qui t'ont installé là n'ont jamais dormi à tes côtés... Droit comme un piquet — dans un costume inconnu au bataillon — les deux mains jointes sur le ventre. Où est passée la jambe qui te gênait et

qui finissait hors du lit ? Et la main que tu posais sur ton front pour t'assurer un noir complet ? C'est ainsi que je te retrouvais, lorsque je venais me coucher, pas dans cette posture glacée de directeur de pensionnat.

À la maison, les jours sans toi sont atroces : froids, calmes, dans un appartement trop grand. J'y reste repliée sur moi-même. Seul le manque de ton odeur me déloge du canapé pour retourner dormir dans notre lit. Même si rester allongée à détailler le plafond n'est pas la véritable définition de « dormir », c'est désormais la mienne. En contrepartie, je m'assoupis n'importe où : dans le bain, sur la table de la cuisine et je cauchemarde les yeux ouverts.

Ne t'inquiète pas, mon homme. Pour pallier le manque de sommeil, je mange. Qui dort dîne, comme on dit. Moi, je dîne de 11 heures à 2 heures du matin. Ce n'est plus de la faim, c'est une nécessité. Mon estomac n'a jamais autant crié famine, mais je n'ai pas frappé chez la voisine, ni même quitté l'appartement. J'ai vidé les placards. Tu n'y trouverais plus aucune boîte d'olives, paquet de chips, cornichons, ni biscuits au chocolat. Tu as cessé de vivre, je cesse de prendre soin de moi. À quoi bon ?

On frappe à la porte. Délicatement. Pas assez pour m'empêcher de sursauter dans cette étrange ambiance. Un homme, que je ne connais pas, m'indique qu'il est temps de laisser la place. Ils sont nombreux à désirer te dire au revoir. Tu dois être soulagé de ne pas avoir à perdre ton énergie en politesses. Ils te saluent, tu n'as pas à répondre, pas à t'assurer que tout le monde va bien, que chacun a ce qu'il lui faut, que rien ne manque.

Aujourd'hui, c'est toi qui nous manques.

Des regards vagues, meurtris, et des sourcils froncés accompagnent ma sortie du funérarium. Je reconnais des visages et les évite. Je me souviens de leurs photos. Tu avais pris le temps de me les décrire, le cœur empli d'amour pour eux, en cajolant le papier, à défaut de pouvoir me les présenter en personne. Plus de deux ans sans que tu n'aies eu le courage de le faire. Vois dans quel pétrin tu me mets. Regarde-moi déambuler au milieu de ces inconnus.

J'espère que tu m'entends me plaindre de l'au-delà ! Que ma colère dissimulée derrière ce visage impassible perce les nuages jusqu'à toi. L'au-delà... Je n'y ai jamais cru mais, tout de suite, je prie pour qu'il existe. Ce serait injuste que tu n'aies pas à assumer tes responsabilités, à ressentir la douleur, la peur, la rancune et le désespoir que tu nous infliges.

Le vent frais gifle mes joues. Je l'interpelle d'une caresse. Ma main danse en suivant sa brise. Qu'il m'emporte avec lui ! Ailleurs. Loin des gens, de ma peine et de ton souvenir. Mais il fuit seul et m'abandonne ici, à mon triste sort, à une vie sans toi, bercée par le regret.

Sur le trottoir, j'attends le départ en direction de l'église. Ce coin, je le connais mal, et c'est sans toi que je le découvre. Bientôt nous quitterons Barneville-Carteret pour Portbail, le village de ton enfance. Tu ne m'y as jamais emmenée. Le risque d'y croiser un membre de ta famille était trop élevé, sans doute.

Des murmures gagnent en volume. Les gens se confient et se remémorent. Ils t'ont aimé et se le disent alors que je le garde pour moi. Des rires discrets parviennent jusqu'à moi. Ils naissent de leurs souvenirs en ta compagnie. Puis une main se pose sur mon épaule et m'invite à me retourner. C'est ta maman, tailleur noir, chapeau noir, yeux bleus perçants et cheveux blancs bouclés. La surprise sur mon visage est telle qu'elle doit se lire depuis ton nouveau chez-toi.

— Amandine ?

— Oui, c'est elle. Enfin, c'est moi, balbutié-je.

Ma voix sonne faux, comme détachée de mon corps. Pesante, corsée, à mille lieues de celle qu'on s'attend à découvrir face à mon petit mètre soixante, mes cheveux roux et ma tenue colorée. Oui, j'aurais pu faire un effort. Je n'avais ni envie de transformer tes costumes en tailleur ni d'arpenter les boutiques à la recherche d'une tenue parfaite pour l'occasion... Quelle occasion ! Mais j'avoue que face à ta mère, les yeux inondés de chagrin, je regrette de ne pas être descendue au magasin du bout de la rue.

— Je suis Annick, la maman d'Olivier. Nous nous étions croisées, l'été dernier sur la plage par...

— Par erreur.

Les mots m'ont échappé, mais c'est la triste vérité. Je me revois cachée dans ton ombre, lui rendant son signe de la main pendant que vous échangeiez des banalités. Les doigts de pied plantés dans le sable, je prétendais ne pas vous entendre en regardant les familles se promener et les courageux se baigner malgré le ciel gris.

— Par chez vous. J'allais dire par chez vous, poursuit-elle.

Les yeux rivés au sol, elle rougit. C'est aimable de sa part de venir me saluer. La pauvre n'y est pour rien si tu n'étais pas capable d'assumer la situation. Pourquoi, mon amour ? Te répétaient-ils que j'étais trop jeune ou que c'était trop tôt ? Souhaitais-tu préserver tes enfants ?

D'une voix plus douce, je reprends :

— Vous êtes encadrée dans le salon alors je vous reconnais facilement.

Ta mère cache aussi mal ses émotions que toi, mon amour. L'embarras se lit sur les traits de son visage déjà tendu par le deuil. Dans son cœur de maman, tu as passé tes dernières années avec une inconnue. Elle n'a aucune idée de qui tu étais à mes côtés et ne le saura jamais.

— Merci d'être venue, Amandine, déclare-t-elle d'une voix tremblante.

— C'est normal.

Bien sûr que c'est normal. Tu étais tout pour moi. Je n'allais pas te laisser partir sans te dire au revoir. Même si pour cela je dois naviguer au milieu d'étrangers et sortir le bouclier sous les regards interrogateurs. Je suis là, comme je te l'avais promis. Il faut bien que l'un d'entre nous tienne ses promesses.

Le silence tombe sur ta mère et moi, comme le déluge dans la région : lourd et inquiétant. Pour le briser, je lui adresse cette phrase de circonstance :

— Toutes mes condoléances à vous et vos proches...

— Amandine ?

Elle me retient par le bras alors que je m'apprête à partir m'isoler. J'attends la suite, redoutant chacun de ses mots.

— Bon courage...